



HAL
open science

La synecdoque ou l'essence du langage

Jean Robert Rakotomalala

► **To cite this version:**

| Jean Robert Rakotomalala. La synecdoque ou l'essence du langage. 2021. hal-03202370

HAL Id: hal-03202370

<https://hal.science/hal-03202370>

Preprint submitted on 19 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Résumé

Il y a deux seuils interdits dans le fonctionnement du langage : le langage infinitisé que nous avons dans les noms propres et le langage monolithique que nous retrouvons l'usage des unités lexicales comme « chose », « truc », « machin ». Le langage monolithique dans lequel la même expression pouvant tout dire à tout moment compromettra la communication hors contexte ; utiliser des noms propres pour chaque événement surchargera vite la mémoire et rendra le langage infinitisé hors apprentissage. Pour sortir de ces impasses, le langage a recours à la synecdoque à la fois comme possibilité cognitive et comme possibilité de mémorisation.

Mots clés : synecdoque, partie, tout, métonymie, langage, cognitif.

Summary

There are two forbidden thresholds in the functioning of language: the infinite language that we have in proper names and the monolithic language that we find the use of lexical units as "thing," "thing," "thing." The monolithic language in which the same expression can say everything at any time will compromise communication out of context; Using proper names for each event will quickly overload memory and render the language infinite out of learning. To break these deadlocks, language uses synecdoche both as a cognitive possibility and as a possibility of memorization.

Keywords: synecdoche, part, everything, metonymy, language, cognitive.

Sommaire

1. Introduction.....	1
2. La synecdoque.....	2
3. Synecdoque et métonymie	7
4. Synecdoque et censure	9
4.1. Letsy comme terme d'adresse	9
5. Références.....	10

1. INTRODUCTION

Commençons par nous rendre compte de ce que ce vocable signifie puisque nous savons peu ou prou sa définition selon les rhéteurs bien qu'il y ait des fluctuations d'un auteur à l'autre. Ces variations ont pour source l'inféodation de la synecdoque à la métonymie. Ainsi, de subordination en subordination, à partir de la polarisation des tropes en métaphore et métonymie on en arrive à parler de *Rhétorique restreinte* réduite à la seule métaphore. (GENETTE, 1970)

La polarisation n'est pas cependant sans fondement. Elle part d'une découverte majeure du linguiste Roman Ossopovitch JAKOBSON du fonctionnement du langage tout entier : le pôle de sélection qui est en rapport avec la métaphore et le pôle de la combinaison, en rapport avec la métonymie. Cette découverte commence avec la publication d'un article sur l'aphasie qui reprend cette polarisation (JAKOBSON, 2008 [1963])

Cette découverte rend compte de la possibilité du langage sur deux opérations : la sélection dans l'axe paradigmatique et la combinaison dans l'axe syntagmatique. Elle est à l'œuvre dans la créativité linguistique au quotidien tout autant que dans la créativité poétique : toute communication exige du choix et la combinaison des éléments choisis. C'est ce fonctionnement obligé du langage qui est à la source de la domination de la métonymie et de la métaphore dans le domaine de la rhétorique et la réduction de celle-ci à la seule métaphore provient que le choix implique une plus grande subjectivité tandis que la combinaison est sous la contrainte des règles grammaticales. Prenons maintenant connaissance de la synecdoque

2. LA SYNECDOQUE

La définition la plus admise consiste à dire que la synecdoque est une sorte de métonymie qui exprime le tout pour la partie ou la partie pour le tout, on parle de synecdoque généralisante ou extensive pour le premier cas, de synecdoque restrictive ou particularisante pour le second cas. La synecdoque extensive, à l'égard du paradigme, embraye sur une dimension cognitive du langage qui fonctionne en classes et en sous-classes. Un exemple est ici requis pour rendre compte de cet emboîtement de classes :

1. *Un oiseau s'est posé sur un arbre*

Le mot « oiseau » désigne une classe qui contient plusieurs espèces d'au moins de plusieurs centaines. C'est l'une de ces espèces qui s'est posé sur l'arbre. Il en est de même pour le mot « arbre » qui possède des milliers d'espèces : l'oiseau ne peut pas se poser sur toutes mais sur une et une seulement.

En ce qui concerne la synecdoque particularisante, le locuteur choisit un élément de la classe pour toute la classe ; elle se particularise parce que l'on dit le moins pour le tout. Profitons encore ici de la puissance explicative de l'exemple ; quand dans le poème *Le vannage*, il nous est proposé le dernier tercet suivant :

2. *Le van, dans ses mains, comme une aile de colombe,
S'élance sur sa tête et revient sur son sein,
Et les grains de riz blanc comme un jet d'eau retombent*
(RAJEMISA-RAOLISON, 1983, p. 45)

Dans cet exemple, le mot « sein » est un cas d'antanaclase intéressant puisqu'il signifie littéralement comme indication proxémique et figurativement en tant que mécanisme de séduction qui détourne l'indication spatiale en termes d'érotisme de telle manière que nous avons ici une expression du moins pour le plus parce que c'est tout le corps entier de la femme qui est érotique et non seulement son sein.

Voyons ce qu'en dit la tradition

Le terme grec *sunekdokhé* est dérivé du verbe *sun-ek-dékhomai* qui veut dire « recevoir ou accueillir ensemble » et, au figuré, « comprendre, saisir en même temps ». Il signifie « compréhension de plusieurs choses à la fois ; énonciation en termes implicites ». (MEYER, 1993, p. 8)

Nous pouvons retenir de cette étymologie que la synecdoque a avantage à être traitée comme une théorie d'ensemble au service de la contribution du langage à la création du monde des objets : « la compréhension de plusieurs choses à la fois » n'est autre chose que le refus du langage infinitisé, de manière à créer une classe qui permet de rendre identique le non identique selon le principe d'oubli dans la philosophie de NIETZSCHE :

Comment se forment en effet les mots et les concepts qu'ils contiennent ?
« Tout concept – dit Nietzsche – naît de la comparaison de choses qui ne sont pas équivalentes. S'il est certain qu'une feuille n'est jamais parfaitement égale à une autre, il est tout aussi certain que le concept de feuille se forme si on laisse tomber arbitrairement ces différences individuelles, en oubliant l'élément discriminant » (1873, p. 181) » (DI CESARE, 1986, p. 98)

C'est cet oubli des différences qui permet au langage d'être susceptible d'apprentissage et ainsi de rendre les connaissances possibles. Le mécanisme de cet oubli est encore partiellement mystérieux ; s'il est admis que le langage est un substitut du sens physique, il ne s'agit pas de représentation rigoureuse mais sélective orientée par le système d'oppositions interne de la langue en question. Une langue qui ne fait pas la différence entre « bleu » et « vert » désignera par un même vocable ces deux couleurs.

Nous ne reprenons pas ici la relativité linguistique analysée et présentée par (WHORF, 1956) et par son mentor (SAPIR, 1921), plus connue sous le nom de *Thèse Sapir-Whorf* dont l'objectif est de montrer que les langues n'encodent pas le monde objectif de la même manière, l'exemple emblématique est l'existence d'une trentaine de vocables chez les Inuits pour désigner la neige alors que chez les Français, il n'y en a qu'un.

Nous reprenons ici le problème philosophique de l'être et du paraître qui permet de nommer par une unité le multiple, un problème philosophique qui date de (PLATON, 2013 [1933]) dans le célèbre *Mythe de la caverne*, et qui finit par devenir le principal souci de (HEGEL, 2006 [1807]). On peut illustrer très brièvement cette participation de la synecdoque à la connaissance : lors de notre acquisition du langage, nous apprenons qu'il n'y a qu'un seul article « la » en français ; mais à l'intérieur d'une page de livre, on peut trouver en moyenne une dizaine d'occurrences de cet article numériquement distinctes les unes des autres.

Nous pouvons conclure que le mécanisme qui préside au rapport de l'un et du multiple est la synecdoque parce qu'elle empêche de considérer les occurrences dans une page de livre comme différentes malgré leurs positions spatiales distinctes ; par activation du principe d'oubli de NIETZSCHE. Ce mécanisme synecdochique défini comme « compréhension de plusieurs choses à la fois » reçoit un éclairage particulier dans l'exemple suivant :

Quand dans un cours de biologie, il est dit que *la baleine est un mammifère marin*, il ne s'agit pas de la baleine présente aux sens si pour autant telle est la situation de

communication, mais de toutes les baleines. L'article « la » y est ce qu'on appelle « défini générique.

Nous voyons clairement par cet exemple comment la synecdoque se présente comme une gestion économique des ressources du langage afin de donner à l'outil linguistique une performance qui ne peut jamais être prise en défaut. Il est très facile de se rendre compte des difficultés que nous avons quand le langage est contraint de fonctionner de manière infinitisée dans le cas des noms propres.

La logique des noms propres est de fonctionner de manière hapax, c'est-à-dire que dans un corpus aucun élément n'est répété dans la mesure où les noms propres fonctionnent comme des adresses pour une orientation efficace dans le social. Ainsi, par exemple ; on ne peut pas être baptisé deux fois, ou mourir deux fois parce que ce sont des événements hapax.

En ce qui concerne les anthroponymies, cette orientation dans le social peut être illustrée par certains noms propres français : quelque part, SARTRE a raison de nous apprendre que *nommer, c'est faire exister*. (SARTRE, 1998, p. 66) parce que le nom a pour mission essentielle de nous renvoyer à un parcours d'évocations qui est un système de renvois de signe à signes comme en témoignent les titres de chanson construits sur un prénom féminin ; ou la réflexion suivante dont le fonctionnement synecdochique du nom propre introduit à un univers insoupçonné, un monde inconnu mais qui fait partie parfaitement du nom propre :

Oui, inconnues de moi. Sur mon nom, au hasard de quelques rencontres, la vie a déposé ces images qui orientent tout ce qu'autrui attend de moi, qui font que je mène en lui une existence que je ne connais pas et qui est pourtant mon existence, qui disparaîtront avec lui en me dépouillant à sa mort d'une partie à jamais mystérieuse de ma vie. Cet amalgame purement factuel de représentations, c'est peut-être en fait d'essence tout ce à quoi je peux prétendre. (PROUST, 1919, p. 415)

Ainsi, l'anthroponyme, bien qu'il fonctionne de manière hapax, rejoint néanmoins une partie du fonctionnement des noms communs à titre de synecdoque : l'homme qui est appelé « Dupont » est celui qui habite à proximité « du pont » connu par une communauté linguistique restreinte. Cependant, ce nom va continuer à le désigner dans tout monde possible, même dans le cas où il n'habite plus à côté du pont en question. C'est en ce sens que TODOROV qualifie les noms propres de nom par excellence parce qu'ils sont purement dénominatifs :

Les agents (sujets et objets) des propositions seront toujours des noms propres (il convient de rappeler que le sens premier de « nom propre » n'est pas « nom qui appartient à quelqu'un » mais « nom au sens propre », « nom par excellence »). (TODOROV, 1971-1978, p. 96)

Le nom propre en tant que nom par excellence, en dépit des fluctuations de propriétés de sa référence continue à servir la fonction dénominative au point que les linguistes parlent de *désignateur rigide* :

Une expression qui ne désigne pas le même objet dans tout monde possible est ce que Kripke appelle un désignateur non-rigide. Mais le nom propre est une expression de nature différente s'il est vrai, comme on l'a soutenu plus haut,

qu'il désigne le même objet dans tout monde possible, y compris les mondes stipulés dans des énoncés irréels. C'est pourquoi Kripke définit le nom propre comme un désignateur rigide, tout en précisant que l'objet nommé ne doit pas être considéré comme existant dans tout monde possible. Sans cette précision, il résulterait en effet de la définition du nom propre que tout objet qui a un nom existe nécessairement, et Kripke prend soin d'éviter cette conséquence. (PARIENTE, 1982, p. 57)

Nous constatons alors que le désignateur rigide est encore une application d'un mécanisme synecdochique sans lequel l'adéquation du nom à ce qu'il désigne nécessitera une réévaluation permanente, donc une nouvelle dénomination à chaque fois ; ce qui aura pour conséquence de compromettre irrémédiablement la communication. Tous les membres de la communauté linguistique ne peuvent pas s'adapter au même moment à la nouvelle dénomination, et en supposant que cela puisse être résolu à la longue au même titre que le changement d'adresse d'un établissement commercial, un autre problème reste entier : qui aura autorité à modifier le nom propre.

Nous pouvons en conclure que même là où la langue manifeste un seuil interdit dans lequel tout est hapax, la synecdoque continue de faire valoir ses droits : ceux de l'expression du tout pour la partie ou la synecdoque particularisante. En ce qui concerne l'autre seuil interdit, celui du langage monolithique, le mécanisme synecdochique revient à alléger la charge mémorielle par évocation du tout pour la partie ; on peut aussi comprendre cette synecdoque généralisante comme une manière de maintenir la communication – avec un fort recours à la situation de communication et / ou au contexte – malgré le défaut de nomination.

Le cas extrême de cette synecdoque est l'emploi du vocable « chose » ou, des expressions équivalentes dont le propre est d'être susceptible de désigner n'importe quel objet du monde. Cette synecdoque croissante conduit en mathématique à désigner par la lettre « x » n'importe quel nombre inconnu, mais non inconnaisable.

Pour résumer le rôle fondamental de la synecdoque dans la possibilité du langage, nous pouvons recourir à LAFONT qui nous apprend que :

La praxis linguistique rend compte du réel en transférant à l'« unité de typisation » toutes les occurrences dont la variété n'importe pas au message, en ramenant à l'« unité de hiérarchie signifiante » toutes les occurrences présentes en une. Le praxème ne produit du sens qu'en ce qu'il est cette double unité. (LAFONT, 1978, p. 134)

Que ce soit l'unité de typisation ou l'unité de hiérarchisation signifiante, le langage a recours à la synecdoque croissante, le tout pour les différentes parties impliquées par cette totalité ; des parties toujours soumises à une fluctuation puisque la totalité ne les épuise jamais.

Les auteurs de *Rhétorique Générale* (DUBOIS, et al., 1982) définissent l'unité de typisation comme une décomposition sémantique sur le mode de la disjonction : un arbre est un eucalyptus, **ou** un palétuvier, **ou** un hibiscus, **ou** encore d'autres ; et l'unité de hiérarchie signifiante en tant que décomposition sémantique sur le mode de la conjonction : un arbre est composé de *racines* **et** de *tronc* **et** de *branches* **et** de *feuilles*.

En définitive, nous pouvons dire que le langage infinitisé est un seuil supérieur interdit, et le langage monolithique, le seuil inférieur prohibé ; alors pour fonctionner efficacement, le langage doit évoluer entre ces deux seuils et ce qui permet de respecter cette double censure est une application du mécanisme de la synecdoque du tout pour la partie.

De ces différentes remarques nous pouvons conclure que parler de partie pour le tout ou du tout pour la partie n'est pas très heureux, parce que la synecdoque est un rapport entre une totalité et ses parties. Nous suggérons alors d'appeler synecdoque la mention de la totalité pour ses parties ou la mention d'une partie pour la totalité.

Dès lors, nous devons admettre que la synecdoque extensive relève de l'acte de langage qui se crée par et dans chaque énonciation. Nous allons prendre deux exemples pour illustration.

En ce qui concerne la synecdoque de la partie pour le tout.

Le premier exemple concerne la vie de la ferme, dans la dénomination des animaux d'élevage. Les fermiers parlent à propos de ces animaux de la ferme de « bête ». Voici cet exemple : *faites entrer les bêtes*. Si le mot « bêtes » n'est pas ici une synecdoque du tout pour la partie, nous nous retrouvons sensiblement dans le mythe de Noé¹ à qui il est demandé de faire entrer toutes les bêtes dans l'Arche pour les protéger du « déluge ». Nous devons alors comprendre que « bêtes » est une synecdoque croissante qui consiste à dire le plus pour le moins ; c'est-à-dire, les animaux domestiques et qui sont ceux de la ferme. On peut donc croire qu'il y a une double synecdoque : des bêtes aux espèces domestiques et des espèces domestiques à celles de la ferme.

Le deuxième exemple est une strophe de Baudelaire :

Quand tu vas balayant l'air de ta jupe large

Tu fais l'effet d'un beau navire qui prend le large

Ce qui est défini en train de faire l'action de balayer est le « tu » qui représente la femme, mais en réalité, étant donné la métaphore du « bateau qui prend le large », il s'agit d'une femme regardée du côté pile, alors ce qui balaie l'air est le mouvement de balancement du postérieur qui entraîne celui de la jupe.

Le point commun de ces deux figures synecdochiques est une préservation de la face. Cet acte de langage est de ceux qui embarrasse la pragmatique traditionnelle en ce qu'il est impossible de lui trouver un préfixe performatif alors que l'on a une forte intuition qu'il est accompli par de nombreux énoncés. Un embarras pour lequel nous avons mis en place la logique narrative pour corriger ce défaut, (RAKOTOMALALA, 2015) (2018) (2021). En définitive, si la généralisation de l'acte de langage est acceptée, il faut aussi admettre que tout trope et toute figure sont la réalisation d'au moins un acte de langage.

Dans le premier exemple, l'énonciateur se refuse de nommer les animaux domestiques (zébus, cochon, oies, etc.) pour éviter d'être taxé de se prévaloir de ses richesses. C'est à ce titre que l'expression « bête » qui inclue d'autres animaux nullement domestiques est utilisée

¹ Personnage biblique dans l'Ancien Testament

comme pour masquer ce dont on parle vraiment sans pour autant compromettre la communication : la synecdoque extensive relève de l'implicite.

Dans le second exemple, le recours à la synecdoque croissante est motivé par le fait que cette partie de l'anatomie féminine est frappée de tabou linguistique, c'est ainsi que le pronom « tu » exprime la totalité du corps féminin qui renvoie implicitement à cette partie à l'origine de la révolution artistique depuis (Praxitèle) sous l'adjectif « callipyge ». Praxitèle est le premier sculpteur connu à avoir réalisé du nu féminin.

Ce dernier exemple, au niveau de l'herméneutique pose un autre problème car il ne s'agit pas seulement de montrer le mécanisme des tropes comme l'apparition d'un sens figuré au lieu et place d'un sens propre, mais du jeu de renvoi du sens propre vers le sens figuré à la manière de la séduction féminine qui est un jeu de la fonction utilitaire ou transitive vers une fonction intransitive ou esthétique : le sens premier ne disparaît pas mais constitue un indice vers le sens figuré.

Dans un premier temps, nous avons défini l'allure érotique du poème à partir du passage de la totalité (tu) à la partie (les fesses) ; il s'agit donc d'une synecdoque. Mais en considérant que la jupe n'est pas un outil de balayage, on constate toujours que le mouvement de la jupe est consécutif à celui des fesses. De ce point de vue, nous avons affaire à une métonymie parce que la dynamique sémantique de la figure (substitution d'un signifiant à un autre) pour le même signifié.

Cette dernière remarque pose le problème de la confusion entre synecdoque et métonymie. C'est ce problème qui va nous guider maintenant.

3. SYNECDOQUE ET MÉTONYMIE

Pour commencer, il faut se rendre compte de la distinction entre trope et figure ; empruntons alors la voix de TODOROV pour faire court :

Fontanier est un des rares à être conscient de la différence entre les deux opérations ; il définit les tropes comme la substitution d'un signifié à un autre, le signifiant restant identique ; et les figures, comme la substitution d'un signifiant à un autre, le signifié étant le même. (TODOROV, 1970, p. 28)

À partir de cette distinction, nous verrons que la métonymie et la synecdoque ne participe pas du tout du même mécanisme. La synecdoque que nous connaissons mieux déjà est un trope : elle opère au sein du rapport de la partie au tout. En revanche, la métonymie est étymologiquement un changement de nom, elle est donc une figure.

Ce qui est évident avec la métonymie est qu'elle n'opère pas au sein d'un ensemble aux parties inaliénables. Le fonctionnement métonymique est justement de tisser un lien entre des éléments indépendants. Lorsqu'on dit : boire un *verre* on s'aperçoit que le signifiant « verre » est mis à la place du liquide qu'il contient selon la définition suivante :

Figure par laquelle un mot désignant une réalité A se substitue au mot désignant une réalité B, en raison d'un rapport de voisinage, de coexistence, d'interdépendance, qui unit A et B en fait ou dans la pensée. (MORIER, 1981[1961], p. 743)

Malheureusement, suite à cette définition, l'exemple donné : le *sang* pour les caractères héréditaires est une synecdoque et non une métonymie.

Ce qui est problématique est la considération de la synecdoque comme une sorte de métonymie. Cette vassalisation est à la source de confusion dans les exemples qui ont une fonction pédagogique dans les ouvrages théoriques. Nous allons en citer deux.

Dans le célèbre dictionnaire de linguistique (DUBOIS, et al., 1982[1973]), ouvrage créé par six linguistiques de spécialités diverses, nous avons le même exemple d'illustration de la métonymie et de la synecdoque : « voile » pour « bateau ».

Dans l'ouvrage qui s'affiche comme original (LE GUERN, 1972) confond aussi au niveau des exemplification des théories ce qui relève de la synecdoque et ce qui relève de la métonymie. Il analyse cette phrase de Victor HUGO comme une métonymie : *des voix se querellaient dans le couloir*. (RAKOTOMALALA, Synecdoque et langage des oeuvres d'art, 2014)

Il nous faut donc une théorie claire qui puisse décider si dans l'exemple analysé par LE GUERN, *voix* doit être analysé selon la métonymie ou selon la synecdoque. Cette orientation décisive est déjà donnée par César Chesneau DUMARSAIS en son époque (DUMARSAIS, 1757, p. 88) avec l'orthographe d'alors :

La synecdoque est donc une espèce de métonymie, par laquelle on donne une signification particulière à un mot qui, dans le sens propre, a une signification plus générale ; ou, au contraire, on donne une signification générale à un mot qui, dans le sens propre, n'a qu'une signification particulière. En un mot, dans la métonymie, je prends un mot pour un autre, au lieu que dans la synecdoque je prends le plus pour le moins ou le moins pour le plus. (LE GUERN, 1972, p. 12)

La postérité n'a pas bien retenu la distinction ou bien l'a tenue pour négligeable. Pourtant, elle doit être marquée, compte tenu de sa fonction dans la possibilité du langage lui-même.

Dans la métonymie, il y a véritablement un changement de nom mais qui n'affecte pas le sens. C'est ce que l'on appelle habituellement une figure. Ce qu'il faut noter dans la métonymie est que le changement de nom opère sur des éléments d'existence indépendante mais contiguë. C'est ce qui explique sa définition :

Figure par laquelle on met un mot à la place d'un autre dont il fait entendre la signification. En ce sens général la métonymie serait un nom commun à tous les tropes ; mais on la restreint aux usages suivants : 1° la cause pour l'effet ; 2° l'effet pour la cause ; 3° le contenant pour le contenu ; 4° le nom du lieu où la chose se fait pour la chose elle-même ; 5° le signe pour la chose signifiée ; 6° le nom abstrait pour le concret ; 7° les parties du corps regardées comme le siège des sentiments ou des passions ; 8° le nom du maître de la maison pour la maison elle-même ; 9° l'antécédant pour le conséquent. (LE GUERN, 1972, p. 12)

Cette définition est exactement celle de (DUMARSAIS, 1757, p. 60 et suiv.) délestée des exemples de chaque catégorie. L'ajout des catégories est une manière de faire sujette à caution parce que la liste ne peut pas être close que de façon complètement arbitraire. Nous

constatons facilement qu'une métonymie très productive dans les restaurants ne figure pas dans cette liste : le nom de la commande pour la personne qui a fait la commande.

La serveuse ne pouvant pas retenir le visage de la personne qui a demandé, par exemple, un sandwich au jambon, si bien que pour servir le plat, elle crie à la cantonade « sandwich au jambon » pour faire se manifester la personne en question. Il en existe bien d'autres encore comme le tic de parole pour la personne faisant le tic lui-même : quand un enseignant à l'habitude de dire « ça n'est pas ça », il finit par être dénommé par cette expression à son insu.

Pour éviter cet inconvénient, nous proposons la définition suivante :

La métonymie est un changement de nom autorisé par la contiguïté d'objets d'existence indépendante. Ainsi, « chapeau de paille » peut désigner la personne qui l'a porté de manière remarquable et fonctionne comme un nom par excellence au sens où ce nom peut continuer à la désigner même si elle n'affectionne plus cet attribut vestimentaire.

Du coup, la synecdoque ne peut plus être une espèce de métonymie parce qu'on peut la définir de la sorte :

La synecdoque est un changement de nom au sein d'une totalité aux parties inaliénables permettant de dire le tout pour la partie (synecdoque croissante) ou la partie pour le tout (synecdoque décroissante)

Du coup « voix » dans l'exemple fourni par LE GUERN est une synecdoque parce qu'il n'y a pas de voix sans la personne pour l'émettre.

4. SYNECDOQUE ET CENSURE

Dans cette dernière partie du travail, la base des expressions que nous allons analyser est un fait anthropologique : la notion de parenté à plaisanterie ou « ziva » qui s'applique dans toutes les régions de Madagascar. La synecdoque de la partie pour le tout va nous servir à expliquer certaines expressions mystérieuses mais qui témoignent d'une forte dimension affective. Notons que la plus grande dimension affective s'analyse au niveau des expressions concernées comme la possibilité de proférer des insultes sans pour autant encourir les courroux du destinataire. Elle existe aussi dans les autres langues, comme en français : « mon chou ». Ce n'est qu'une partie de l'expression qui peut être complétée par « que j'aime beaucoup »

S'il est accepté que la censure postule ce qu'elle interdit, la synecdoque de la partie pour le tout est une censure, mais heureusement dans l'expression dont nous allons parler la délocutivité s'est appliquée et elle n'est plus sentie comme une synecdoque : *letsy* est devenu un terme d'adresse très affectueux, notamment entre amoureux, mais on oublie sa formation qui est composée de *ilay*, démonstratif converti en *le* et de *ttsy*, une particule de négation.

4.1. LETSY COMME TERME D'ADRESSE

Le paradigme policé de l'adresse est *ianao* comme marque d'un langage policé, mais quand la distance entre les interlocuteurs est réduite *letsy* intervient comme marque de

l'affectivité. Il s'agit d'une affectivité qui prend appui sur l'idée suivante : les amis qui sont à un grand degré d'intimité peuvent se traiter de tous les noms sans que cela engendre une dégradation de leur relation.

Mais puisque le terme d'adresse n'est pas achevé, nous pouvons conclure à une synecdoque décroissante qui exprime la partie pour le tout : *le tsy vanona ity* [Cette espèce de raté] ou *le tsy manjary ity* [cette espèce d'avorton]

Letsy est alors un bon candidat à la délocutivité à cause de sa nature synecdochique qui censure et postule en même temps ce qu'elle interdit. Il existe encore de nombreuses expressions de ce type en malgache mais leur analyse fera l'objet d'un autre article.

Université de Toliara, le 09 mars 2021

5. RÉFÉRENCES

- DI CESARE, D. (1986, Juillet). "Langage, oubli et vérité dans la philosophie de Nietzsche". *Histoire, épistémologie, langage*, pp. 91 - 106.
- DUBOIS, J., EDELINE, F., KLIKENBERG, J.-M., MINGUET, P., PIRE, F., & TRINON, H. e. (1982). *Rhétorique Générale*. Paris: Seuil.
- DUBOIS, J., GIACOMO, M., GUESPIN, L., MARCELLESI, C., MARCELLESI, J.-B., & MEVEL, J.-P. (1982[1973]). *Dictionnaire de linguistique*. Paris: Larousse.
- DUMARSAIS, C. C. (1757). *Traité des tropes: pour servir d'introduction à la rhétorique et à la logique*. Leipsic, Ohio (USA): Chez la veuve Gaspard Fritsch.
- GENETTE, G. (1970). "*Rhétorique restreinte*", dans *Recherches rhétoriques*,. Paris: Seuil.
- HEGEL, G. W. (2006 [1807]). *Phénoménologie de l'esprit*. Paris: Vrin.
- JAKOBSON, R. (2008 [1963]). Towards a Linguistic Typology of Aphasic Impairments. *Ciba Foundation Symposium - Disorders of Language* (pp. 21-46). Londres: A.V.S. de Reuck et Maeve O'Connor, J. A. Churchill.
- LAFONT, R. (1978). *Le travail et la langue*. Paris: Flammarion.
- LE GUERN, M. (1972). *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*. Paris: Larousse.
- MEYER, B. (1993). Synecdoque et tradition. *Histoire Epistémologie Langage*, pp. 7-37.
- MORIER, H. (1981[1961]). *Dictionnaire de Poétique et de Rhétorique*. Paris: PUF.
- PARIENTE, J.-C. (1982). "Le nom propre et la prédication dans les langues naturelles". *Langages*, 66, 37-65.
- PLATON. (2013 [1933]). *La République*. Paris: Presses électroniques de France.
- Praxitèle. (s.d.). Aphrodite de Cnide. *Antiquités grecques (sculpture) Rez-de-chaussée - Section 16*. Musée de Louvre, Paris.
- PROUST, M. (1919). *Du côté de chez Swan*. Paris: Gallimard.
- RAJEMISA-RAOLISON, R. (1983). *Les fleurs de l'île rouge*. Fianarantsoa-Antananarivo: Imprimerie Catholique Antanimena.
- RAKOTOMALALA, J. R. (2014). *Synecdoque et langage des oeuvres d'art*. Récupéré sur Hal: <https://hal-auf.archives-ouvertes.fr/hal-01222593v2>

- RAKOTOMALALA, J. R. (2015, Décembre 02). *Illocution et narrativité*. Récupéré sur HAL-AUF: ' <hal-01236690v1>
- RAKOTOMALALA, J. R. (2017, Décembre 9). *Logique narrative et acte de langage*. Récupéré sur HAL: HAL Id: hal-01660020
- RAKOTOMALALA, J. R. (2018). Pour introduire à la pragmatique. Dans J. R. RAKOTOMALALA, *Narrativité, performativité et délocutivité généralisées* (pp. 32-42). Beau Bassin (Mauritius): Editions Universitaires Européennes.
- RAKOTOMALALA, J. R. (2021, février 9). *Performativité revistée*. Récupéré sur HAL: <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03133788/document>
- SAPIR, E. (1921). *Language*. New York: Harcourt.
- SARTRE, J. P. (1998). *La responsabilité de l'écrivain*. Paris: Verdier.
- TODOROV, T. (1970). "Synecdoques", dans *Recherches rhétoriques, Communications*,16. Paris: Seuil.
- TODOROV, T. (1971-1978). *Poétique de la prose*. Paris: Seuil.
- WHORF, B. L. (1956). *Language, Thought, an Reality*. Cambridge: The M.I.T. Press.